

## **Extraits de *L'Empire de la Honte* de Jean Ziegler**

*(Editions Fayard, 2005)*

### **Extrait 1 : L'arme de la dette**

Les maîtres de l'Empire de la honte organisent sciemment la rareté. Et celle-ci obéit à la logique de la maximalisation du profit. Le prix d'un bien dépend de sa rareté. Plus un bien est rare, plus son prix est élevé. L'abondance et la gratuité sont les cauchemars des cosmocrates qui consacrent des efforts surhumains à en conjurer la perspective. Seule la rareté garantit le profit. Organisons-la !

Les cosmocrates ont notamment horreur de la gratuité qu'autorise la nature. Ils y voient une concurrence déloyale, insupportable. Les brevets sur le vivant, les plantes et les animaux génétiquement modifiés, la privatisation des sources d'eau doivent mettre fin à cette intolérable facilité. (...)

Organiser la rareté des services, des capitaux et des biens est, dans ces conditions, l'activité prioritaire des maîtres de l'empire de la honte. Mais cette rareté organisée détruit chaque année la vie de millions d'hommes, d'enfants et de femmes sur terre.

Aujourd'hui, on peut dire que la misère a atteint un niveau plus effroyable qu'à aucune autre époque de l'histoire. C'est ainsi que plus de 10 millions d'enfants de moins de 5 ans meurent chaque année de sous-alimentation, d'épidémies, de pollution des eaux et d'insalubrité. 50% de ces décès interviennent dans les six pays les plus pauvres de la planète. 42% des pays du Sud abritent 90% des victimes.

Ces enfants ne sont pas détruits par un manque objectif de biens, mais par une inégale distribution de ceux-ci. Donc, par un manque artificiel.

Les pays les plus pauvres se tuent au travail pour financer le développement des pays riches. Le Sud finance le Nord, et notamment les classes dominantes des pays du Nord. Le plus puissant des moyens de domination du Nord sur le Sud est aujourd'hui le service de la dette. Les flux de capitaux Sud-Nord sont excédentaires par rapport aux flux Nord-Sud. Les pays pauvres versent annuellement aux classes dirigeantes des pays riches beaucoup plus d'argent qu'ils n'en reçoivent d'elles, sous forme d'investissements, de crédits de coopération, d'aide humanitaire ou d'aide dite au développement.

En 2003, l'aide publique au développement fournie par les pays industriels du Nord aux 122 pays du tiers-monde s'est élevée à 54 milliards de dollars. Durant la même année, ces derniers ont transféré aux cosmocrates des banques du Nord 436 milliards de dollars au titre du service de la dette. Celle-ci est l'expression même de la violence structurelle qui habite l'actuel ordre du monde.

Point n'est besoin de mitrailleuses, de napalm, de blindés pour asservir et soumettre les peuples. La dette, aujourd'hui, fait l'affaire.

Que se passerait-il si un pays refusait de servir la dette, d'en verser les intérêts aux banquiers du Nord ou au FMI ?

Il n'existe pas de procédures de faillite (de cessation de paiement, etc.) pour les Etats en défaut de paiement. Sur ce point, le droit international est muet. Mais dans la pratique, un pays insolvable est traité exactement comme une entreprise privée ou un individu affligé d'insolvabilité totale ou partielle.

Prenons un exemple. Il y a près de deux décennies, le gouvernement péruvien conduit par Alan Garcia, considérant que la situation financière catastrophique du pays ne lui permettait plus d'honorer dans sa totalité le service de sa dette extérieure, contractée auprès des institutions de Bretton Woods et des banquiers privés étrangers, a décidé de n'honorer cette dette qu'à hauteur de 30% de sa valeur totale. Quelles en furent les conséquences ?

Le premier bateau battant pavillon péruvien, chargé de farine de poisson, accostant au port de Hambourg fut saisi par la justice allemande à la demande d'un consortium de banques créancières allemandes. A l'époque, la République du Pérou possédait une flotte aérienne internationale de qualité. Eh bien, les premiers appareils atterrissant à New York, à Madrid, à Londres dans les jours qui suivirent l'annonce de la réduction unilatérale des paiements des amortissements et des intérêts de la dette péruvienne furent séquestrés sur requête des créanciers en question.

En bref : à moins d'être en mesure de s'enfermer dans l'autarcie totale, - et, ce faisant, d'accepter de se couper de toute espèce d'échanges internationaux -, aucun pays endetté du tiers-monde ne peut, aujourd'hui, choisir la voie de l'insolvabilité intentionnelle.

## **Extrait 2 : Survivre au Brésil**

A Brasilia, le trafic du matin est plus infernal qu'à Paris. La chaleur tombait d'un ciel couvert et gris. L'hôtel Atlantica où je logeais étant situé dans les quartiers ouest, je mis plus de deux heures pour rejoindre la décharge municipale, située à la lisière orientale de la capitale.

Plus de deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants vivent à Brasilia. Une noria ininterrompue de camions amène vingt-quatre heures sur vingt-quatre leurs détritès à la décharge. Sur plus de trois kilomètres carrés, des pyramides d'immondices poussent vers le ciel. L'accès à la décharge est strictement réglementé. Une barrière métallique est surveillée par un poste de garde de la police militaire. Les hommes en uniforme bleu foncé sont armés de mitraillettes et de longs bâtons en caoutchouc noir.

Une *favela*, dans laquelle résident officiellement quelque 20 000 familles, s'étend entre les derniers gratte-ciel et la barrière. Un océan de cases en carton, de baraquements en bois, de huttes couvertes de toiles ondulées... Ici s'abritent les réfugiés de la faim, des victimes du *latifundium* et des trusts agroalimentaires qui monopolisent les terres du Goiás et chassent les métayers, les journaliers agricoles et leurs familles.

Environ six cents d'entre les hommes et jeunes gens habitant la *favela* reçoivent journalièrement une carte d'accès à la décharge. Selon quels critères ? Je ne parviendrai pas à le savoir. Mais connaissant les us et coutumes de la police militaire, je soupçonne que la corruption joue un rôle considérable dans l'attribution des cartes (...).

Munis de longs bâtons portant à leur extrémité des crochets en fer, les vieux et les adolescents grimpent sur les pyramides. Les hommes les plus âgés sont chaussés de bottes noires en caoutchouc. Ils portent des casquettes rouges à visière, distribuées par le vendeur de Coca-Cola posté à l'entrée de la décharge. Des rats gros comme des chats courent entre les jambes nues des adolescents. Beaucoup de jeunes sont squelettiques et n'ont plus de dents. Ils portent des sandales en caoutchouc et se blessent souvent. A mains nues, ils séparent les déchets et les entassent à des endroits précis. Un frère, un père, un cousin avance le chariot tiré par un âne. Ce sont des chariots plats montés sur deux roues à pneus usés.

Chaque chariot charge une marchandise différente : les uns croulent sous des amas de cartons et de papiers. D'autres sont surchargés de pièces métalliques. Beaucoup transportent des bouteilles et des éclats de verre. Les intermédiaires des marchands attendent à la sortie, sur le terrain vague, au-delà de la barrière.

Le plus grand nombre des chariots transportent de la nourriture. En fait, des baquets en plastique où voyage une sorte de bouillie malodorante, aux couleurs incertaines. Dans les baquets se mélangent de la farine, du riz, des légumes avachis, des morceaux de viande, des têtes de poissons, des os – et parfois un cadavre de lapin ou de rat. Une odeur épouvantable se dégage de la plupart des baquets.